

LE CERCLE DU TEMPS

Nous sommes tous d'une manière curieux. Nous cherchons tous des réponses à des questions, à des questions qui peuvent être difficile à trouver. Pour ma part, je suis intriguée par les meurtres, les disparitions, les agressions, les violences. J'en suis devenue un peu trop curieuse parfois même. À chaque fois que je me replonge dans cette thématique, c'est un cycle sans fin jusqu'à ce que je devienne paranoïaque, jusqu'à ce que je prenne en photo tout ce qui m'entoure et que je l'envoie à mes parents, jusqu'à ce que je me promène le matin et que le simple bruit de pas derrière moi me donne des frissons, jusqu'à ce que j'aie peur de mourir. Lire. Écouter. Relire. Réécouter. Des ouvrages. Des films. Des textes. Des documentaires. Pleins d'information. Sans cesse. Un cycle.

Lorsque j'ai appris que je devais choisir un thème, je me suis directement dit: pensionnats. Ce n'était pas un désir. C'était une obligation. Je n'avais pas le choix. Je cherchais du cru. Des détails. Je voulais que quelqu'un me raconte son histoire, ce qu'il a vécu, je voulais pleurer, je voulais vivre une montagne d'émotions. C'est comme ça à chaque fois. J'ai besoin d'avoir peur, d'être dégoûté, d'être questionné, de ne pas comprendre. Il y a tellement de choses qu'on ne sait pas, qu'on ne peut pas s'imaginer. Des horreurs.

On en vient avec pleins de questionnements. Comment. Je ne sais pas. Comment est-il possible de continuer. Comment après avoir subi ses atrocités on continue. Je réalise qu'il est essentielle d'en parler. Je conçois que c'est ce qu'il faut faire. Mais la honte, la tristesse, la colère. Des émotions, des sensations normales, qui rongent l'intérieur, qu'une personne doit être capable de repousser un instant pour parler, pour raconter son histoire. Le courage, la force que toutes ses personnes ont à l'intérieur d'eux me fascine. Cette soif de vie, c'est tellement beau.

Je me souviens, Ni kisistin. Édouard Itual Germain. C'est le recueil de poème que j'ai lu. Relu. C'est le recueil de poème qui vibre à l'intérieur de moi, qui continue ce cycle que j'ai en moi. Un cycle. C'est ce que nous vivons tous, c'est ce qu'Itual a vécu. Les pensionnats. Il y avait le «avant», il y a eu le «pendant» et il y a le «maintenant». Trois phases, trois périodes, trois personnes réunis dans un même corps. Dans Itual.

Notre passé est notre fondement. Le petit Itual. C'est le personnage avant les pensionnats. C'est un jeune innocent et frivole de révolution. Un enfant, c'est bien cette information qui est restée gravée dans mon esprit. «Au moment de l'enlèvement, nous n'étions pas vos ennemis, nous n'étions que des enfants» (p.33, L.1-3) Lorsque je lis ce passage, je lis une répétition, une répétition qui marque la pureté, l'incompréhension. Je vois le petit Itual, remplis de questionnement, qui me regarde, candeur. Il n'était qu'un enfant après tout. Un enfant proche de sa culture, un enfant prêt à apprendre, à être proche de soi-même. «Grain de ma langue, riche couleur, aux perles fines, berce-nous rivière, qui passe humblement, les grands soirs, à écouter des histoires vivantes, langage rythmique, où je trouve ma source» (p.46, L. 8-17) Une énumération qui évoque une culture ancrée dans la vie d'Itual. Qui montre ce qui le caractérise, ce qui l'anime. C'est de cette manière qu'il a grandi, c'est sa vie, c'est sa culture. C'est avec ses éléments qu'il était supposé être modelé et façonné afin d'être proche de sa culture, ce qui devrait être lui.

Certains évènements marquent notre vie pour toujours. Pensionnats. Le Pendant. Itual raconte les douleurs qu'il a vécu lors de cette période. Il raconte les oppressions, les traumatismes. Il véhicule par des mots ses maux. De manière crue. De manière métaphorique. Qui perce le cœur de tous. Il nous image son environnement : «Sur les murs gris, la gueule du requin câlin, sa voix grave, pleine de tristesse» (p.19, L.1-4) Des murs gris, des murs ternes, des murs à la couleur du requin, du requin câlin. Une comparaison entre les murs sans vie comme le requin, comme celui qui lui a fait du mal. Celui avec une voix grave, une voix qui hante. Celui qu'il pensait être la pour donner des câlins comme les parents font mais qui finalement était celui qui ou ceux qui faisait le mal. «Vous m'entourez, au versant de l'abîme, emmêlant votre plaisir, où se cache l'enfer, autour d'un étang, où je m'enfonce, pour sentir le poids, de vos excès, comme un long fantôme»(p.19, L. 5-13) Itual se sentait pris, entouré de requins qui n'attendaient que de le manger pour leur plaisir. Le tout étant comparé à un long fantôme, un long vide qui allait le hanter pour encore plusieurs années, pour le restant de sa vie. Le petit Itual ne trouvait plus de raison de vivre, il n'était plus que jouet pour ses requins, qu'un appât. «Livré en un lit nu, pour amusettes, ravivant votre image, à côté des ruines, me frayant un chemin, dans le grand cercle, je remonte l'espoir sacré, des grands sages» (p.19, L.14-21) Une personnification du lit, comme si le lit était Itual, comme si ce n'était pas lui qui était déshabillé mais le lit. Un objet. Des pronoms utilisés pour des humains envers les agresseurs mais des déterminants lorsqu'il parle de lui. «vous m'entourez» (p.19, L.5) «des ruines» (p.19, L.17) Itual n'est plus humain il n'est qu'«amusettes» pour eux. Il semble même désirer partir, suivre le chemin de ces ancêtres qui ne marchent plus sur cette Terre, les «grands sages» (p.19, L.21) Enfin pouvoir entrer dans le cercle de la vie, lorsqu'il ne sera plus objet. «Dans le grand cercle» (p.19, L.19) Si ce n'était pas un requin, c'était un corbeau, un corbeau menaçant, trop confiant. «Ce corbeau devant moi, bombe son armure» (p.43, L.1-2) Qu'importe l'animal, ils faisaient le mal. «Je gémiss silencieux, je parle écorché, gorge de délire, au moment du labour, déshabille le réel, je m'égaré en mon âme, dans ma fêlure intime, mon regard change de dimension» (p.43, L.11-18) Gémir silencieusement, comme s'il devait se taire, comme si même le son ne lui appartenait plus. Écorché, gorge de délire. Il a du faire quelque chose qu'un enfant ne devrait jamais faire. Un labour. Il a du subir quelque chose qu'aucun enfant ne devrait subir. Fêlure intime, une fente fissurée. Fissurée par la douleur. Un regard changé à jamais... *Un enfant.* (p.63) C'est bien ce qu'il était, simplement un enfant qui était «sur la route des alphabets» (p.63, L.1) Qui ne cherchait qu'à apprendre mais qui était «un dedans qui ne joue pas, peint de noir, de faux dieu, pétri par la froideur» (p.63, L.11-13) L'enfant n'était plus là, il ne jouait plus. Les couleurs avaient disparues. Seul le noir faisait surface. Tout était sans vie, tout était faux. Dieu l'était, Itual n'y croyait pas, ce n'était pas lui ça, c'était les religieux, c'était les méchants, il avait une identité. On la lui a enlevé. Comme tout lui a été enlevé.

Après. Après des traumatismes. Après le mal vécu. Après des évènements qu'on ne veut qu'effacer. Que faire. Que faire de la haine. Que faire de la douleur qui nous gruge. Que faire des injustices. Que faire de tous les autres. Tous les autres comme Itual. C'est aider. Parler. Écouter. Divulguer. C'est le devoir qu'itual c'est donné. «Mobilisons nos voix, écoutons leurs longs cris, pour que leurs maisons aient un cœur, de femmes, d'hommes mûrs, qui ne font qu'un» (p.40, L.1-5) Itual veut l'union. Il veut l'écouter. Il nous le demande. Avec la répétition du mot «long», il nous averti que le chemin vers la guérison va prendre du temps, que ce ne sera pas tout de suite. Ni demain. Ni après-demain. «le long d'une longue rangée d'arbres» (p.40, L.7) Mais l'aide. L'aide est essentielle. L'écouter aussi. «Amis, grands sont leurs noms, prions pour tous les survivants, ouvrons la route des

esprits, il y a des voyageurs qui s'approchent» (p.40, L.11-15) «Je voudrais qu'on me parle, causer avec vous» (p.31, L.11-12) Itual derrière la grande force qu'il a eu de parler, de parler de son histoire et d'ainsi agir contre les injustices se cache des souffrances. Des répercussions qui sont plus que normales. «J'étais un enfant, je suis un peu fatigué, je vais m'asseoir, je vais raconter, mes blessures de combat» (p.31, L.1-5) La fatigue l'a achevé, il a vécu une bataille, une bataille envers lui-même et envers le reste du monde. Il doit se reconcentrer sur lui, sur le «je», le «je» qui se répète.

Ce que vous venez d'écouter, ce que je viens de vous dire, son des paroles lourdes, lourdes de sens, lourdes de vécus, lourdes de vie. Il s'agit de fragment, de petit parties d'évènement, d'émotions vécues par Itual, par ce petit garçon traumatisé par les pensionnats, par ce monsieur couvert de cicatrices du temps. Des cicatrices qui sont peut-être invisibles mais qui sont gravés à l'intérieur de son coeur. Et du notre maintenant.

Les pensionnats c'est une tragédie, une tragédie qui continue de faire souffrir plusieurs. C'est des traumatismes, des traumatismes intergénérationnelles. Je vous conseille *Ce silence qui tue*, un documentaire qui montre la réalité d'autre Itual, de petit qui maintenant grand vivent avec ses maux.